

Le millénarisme des Taïping

Jean Chesneaux

Citer ce document / Cite this document :

Chesneaux Jean. Le millénarisme des Taïping. In: Archives de sociologie des religions, n°16, 1963. pp. 122-124;

http://www.persee.fr/doc/assr_0003-9659_1963_num_16_1_2007

Document généré le 15/03/2016

LE MILLÉNARISME DES TAIPING

Eugène P. BOARDMANN, « Millenary aspects of the Taiping rebellion (1851-64) » dans Sylvia THRUPP, éd. *Millennial Dreams in Action. Essays in comparative study*, La Haye, Mouton & Co, 1962, pp. 70-80.

IL était parfaitement normal que les organisateurs de la Conférence de Chicago sur les mouvements millénaristes (1), même s'ils étaient tenus de faire un choix et de se limiter à quelques cas typiques, y aient inclus la révolution Taiping en Chine. Cet extraordinaire épisode, qui fascina les Occidentaux de l'époque et tout particulièrement les missions protestantes, vit pendant plus de douze ans (1851-1864) des provinces entières de Chine centrale échapper à l'autorité impériale et proclamer l'avènement d'un « Royaume céleste de la Grande Paix » (*Tai-ping Tian-guo*) dont l'idéologie était un curieux mélange de christianisme et de cultes paysans chinois primitifs.

M. Boardman, auteur d'une thèse fort intéressante sur *Les éléments chrétiens dans la religion Taiping*, s'est efforcé ici de réexaminer ce problème, par rapport au phénomène du millénarisme. Acceptant les trois termes de la définition du millénarisme donnée par Norman Cohn (salut collectif, terrestre et imminent) il pense que le millénarisme Taiping était certainement collectif et terrestre, mais non imminent au sens religieux du terme ; les Taiping luttèrent avec acharnement pour une victoire politique et militaire qui n'avait rien d'assuré. Il souligne aussi le souci de purification personnelle des Taiping, tant par le baptême que par un rituel approprié, et leur sens du péché (au nom duquel ils dénonçaient comme pécheurs leurs adversaires des armées impériales). Il montre comment leur religion combine des éléments de millénarisme traditionnel chinois (le terme de Grande Paix, *Tai-ping*, évoque un vieux thème politico-religieux chinois, un rêve très ancien), et des éléments chrétiens ; ceux-ci, pense M. Boardman, étaient d'ailleurs sélectionnés dans un souci d'efficacité politique : on adopte le décalogue, qui fournit une excellente base pour assurer la discipline morale des troupes, on se réclame du Christ, dont le chef des Taiping s'est proclamé frère cadet, on promet le pardon des péchés (dont ne bénéficieront pas les Impériaux), mais on néglige les paraboles, le sermon sur la montagne et quantité d'autres éléments du Nouveau Testament.

Il nous semble pourtant que, même dans les brèves limites qui lui étaient imposées, l'auteur aurait pu pousser plus loin l'analyse et l'effort d'explication. Sa description des aspects religieux du mouvement Taiping est satisfaisante,

(1) Cf. *Arch.*, 9, 1960, p. 105, et *Arch.*, 15, n° 227.

mais suffit-il de dire que ce mouvement présente à la fois des aspects religieux et des aspects « non-religieux » et de décrire ceux-ci en quelques lignes, en se référant essentiellement à la lutte contre la dynastie mandchoue alors maîtresse de la Chine ? Il nous semble impossible de saisir la véritable signification du millénarisme Taiping sans souligner d'abord, et beaucoup plus systématiquement que ne l'a fait M. Boardman, son triple caractère historique : mouvement national (c'est-à-dire anti-mandchou), mouvement agraire (les Taiping partagèrent les terres des propriétaires fonciers, élaborèrent une « loi agraire » inspirée d'un communisme primitif intégral et la mirent dans une certaine mesure en pratique) et mouvement « occidentaliste » (au moins certains d'entre eux se souciaient de moderniser la Chine, de l'engager dans la voie de cet Occident qui venait, lors de la première guerre de l'opium, de rendre plus manifeste encore sa supériorité sur le régime décadent des Mandchous). Certes, M. Boardman, spécialiste chevronné des Taiping, n'ignore aucun de ces points, mais il ne les mentionne qu'en passant et sans chercher systématiquement à *relier* le contenu religieux et le contenu politique du mouvement Taiping. Là n'est-il pas pourtant le véritable problème ?

Il y a certainement quelque chose de spécifique, de « surdéterminé » (2) dans l'adoption même partielle du christianisme par les Taiping. Depuis des siècles, les opposants à l'ordre établi et à l'idéologie confucéenne avaient eu « à leur disposition » d'autres fonds religieux dans lesquels ils pouvaient puiser et ont effectivement puisé : le taoïsme bien sûr, sorti du tréfonds de la terre chinoise, et qui pendant deux millénaires fut étroitement lié aux grandes jacqueries qui ébranlèrent ou même renversèrent mainte dynastie illustre ; le bouddhisme et l'islam aussi, introduits plus tard par des pèlerins venus de l'Inde et des marchands arabes. Il est pourtant caractéristique qu'aucun mouvement millénariste et syncrétique d'une ampleur comparable à celle du mouvement Taiping ne se soit développé dans la Chine moderne à partir d'éléments musulmans ou bouddhiques. Le christianisme représentait autre chose.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer (3), le christianisme se présentait à ces paysans impatients de secouer un joug millénaire, à ces patriotes soucieux de libérer le pays de l'incurie rétrograde des Mandchous, comme la religion d'États qui venaient de démontrer brutalement et militairement leur supériorité sur la Chine. Sept ans seulement s'écoulaient entre le traité de Nankin de 1842 et les débuts de la prédication Taiping. Ce point nous semble décisif. Par ailleurs, le message d'égalité du christianisme ne pouvait manquer d'éveiller de puissants échos chez ces paysans en lutte contre la stricte hiérarchie de l'ordre social confucéen. Leur vainqueur Ceng Guo-fan, confucéen de stricte obéissance, leur reprochera véhémentement de nommer « tout homme frère et toute femme sœur ». C'est M. Boardman qui a mis en valeur dans sa thèse, citée plus haut, ce point si intéressant, mais sans en avoir, semble-t-il, souligné toute la signification. Mais il ne pouvait non plus être question pour les Taiping de se rallier purement et simplement à la religion de ceux qui venaient d'envahir la Chine et qui y esquisaient déjà une politique de domination. C'est ici que prend tout son sens le thème du chef des Taiping, de « l'Empereur Céleste » Hong Xiu-quan, proclamé frère cadet du Christ, le thème du sauveur jaune égal et successeur du sauveur blanc. Le millénarisme Taiping est donc une expression spécifique, « conjoncturale », d'un mouvement agraire qui se développe à la fois, à l'intérieur, dans un contexte de domination d'une dynastie étrangère et de crise sociale et, à

(2) Cf. L. ALTHUÈSSER, « Contradiction et surdétermination », *La Pensée*, n° 105.

(3) « Les hérésies coloniales. Leur rôle dans le développement des mouvements nationaux d'Asie et d'Afrique à l'époque contemporaine », *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 6, mars-avril 1958, pp. 170-88.

l'extérieur, dans un contexte de choc brutal avec l'Occident chrétien historiquement plus avancé.

De ce point de vue, le mouvement Taiping n'est pas fondamentalement différent des mouvements millénaristes d'Afrique, d'Océanie ou d'autres régions où s'exerce aux XIX^e et XX^e siècles la domination de l'Occident chrétien. Les organisateurs de la conférence de Chicago avaient d'ailleurs fait large place, avec raison, à l'étude des « Christ noirs » proclamés égaux des Blancs, et à celle des *cargo cults* acharnés à arracher aux Blancs les « passages secrets » de la Bible, qu'ils accusent les missionnaires de leur dissimuler.

Il en découle que ces mouvements millénaristes du « Tiers Monde » à l'époque moderne ne peuvent, par contre, être purement et simplement rattachés, ou encore moins assimilés au vieux millénarisme du Moyen Age occidental. On saisit ici l'intérêt, mais en même temps les limites, de la méthode comparative. Examiner globalement les uns et les autres, comme l'a fait la Conférence de Chicago, nous semble faire bon marché du contexte historique très particulier que nous venons d'esquisser. L'examen du volume *Millennial dreams in action* nous semble au contraire souligner la nécessité d'une étude particulière des mouvements millénaristes du Tiers Monde, envisagés autant à la lumière de la science politique que de la sociologie religieuse, c'est-à-dire envisagés comme l'expression religieuse des mouvements de libération nationale dans ces pays.

Ce qui reviendrait à suggérer — et tel n'a pas été le point de vue de la conférence de Chicago — une classification des mouvements millénaristes en quelques grandes catégories historico-politiques : les mouvements de l'Occident pré-industriel et proto-industriel (chez lesquels Norman Cohn souligne à juste titre, semble-t-il, dans son *The pursuit of the millenium*, le rôle du pré-prolétariat), les mouvements des sociétés du Tiers Monde aux prises avec le « défi » de l'Occident plus avancé (4), et peut-être une troisième catégorie, à savoir les mouvements liés à la colonisation de terres nouvelles qui s'offrent comme autant de « Terres promises » à des miséreux venus de si loin ; ce millénarisme de « *frontier* » serait celui des Mormons, des sectes sibériennes de la fin du XIX^e siècle, des Hoa-Hao à l'époque des grands défrichements dans l'Ouest cochinchinois, etc. ; encore une fois, on revient à la nécessité de tenir toujours le plus grand compte de la *dimension* historique, de la conjoncture historique dans toute sa complexité.

Jean CHESNEAUX,
Ecole Pratique des Hautes Etudes,
VI^e Section.

(4) Dont V. LANTERNARI, *Mouvements religieux des peuples opprimés*, Paris, Maspero, 1962, vient de présenter un panorama intéressant, mais qui nous semble trop exclusivement ethno-sociologique, et qui n'oppose pas suffisamment les mouvements religieux qui nourrissent la lutte politique et ceux qui s'en évadent.